

*École nouvelle
française*

REVUE DE

L'ÉCOLE
NOUVELLE
française

95

Mme T.-J. GUÉRITTE



MARS 1962

Mme T.-J. GUÉRITTE

Elle est morte en 1948. Nous nous sommes connus en 1920. Elle vivait en Angleterre avec son mari, un ingénieur français qui vit encore. Elle venait souvent en France où elle avait encore de la famille. Montessorienne convaincue, elle s'intéressait passionnément au problème de l'éducation. Naturellement elle s'y intéressait comme nous tous, d'abord négativement, en protestataire contre l'éducation traditionnelle et l'enseignement officiel, dont elle n'a cessé de dénoncer les erreurs, et les dangers, avec une perspicacité que lui permettaient sa haute intelligence et sa connaissances pédagogiques, avec un courage qui ne s'est jamais démenti. Mais elle n'a pas moins travaillé positivement : elle était trop énergique, trop active, et trop consciente de ce qu'elle considérait comme un devoir, pour se contenter de gémir en présence du mal, elle était décidée à essayer de construire un bien.

L'époque était, ou tout au moins paraissait, favorable. En Angleterre, les *New Ideals in Education* continuaient un bon travail ; Mrs Ensor venait de créer l'association internationale *New Education Fellowships* qui existe encore ; en France se manifestaient quelques tentatives de renouvellement de nos vieilles méthodes ; en Suisse travaillait depuis près de 10 ans l'Institut J.-J. Rousseau. Mme Guéritte jugea le moment propice pour créer en France une association pédagogique rénovatrice et créatrice, elle me fit part de ce projet auquel j'adhérai avec enthousiasme, et, en 1921, nous fondâmes *la Nouvelle Education*. M. G. Bertier, le directeur de l'Ecole des Roches, qui venait, lui aussi, de fonder une revue : *Education* où il se proposait, lui aussi, de rénover nos vieilles méthodes d'enseignement, nous y offrit d'abord aimablement une place, puis, en 1922, nous nous établîmes « à notre

compte », et commençâmes à publier notre revue *la Nouvelle Education*, revue mensuelle qui parut régulièrement de 1922 à 1939. La guerre interrompit notre activité. Je retrouvai Mme Guéritte en 1945, d'esprit aussi alerte, mais un peu lasse et disposée à transmettre le flambeau qu'elle avait si vaillamment porté. Elle devait mourir 3 ans plus tard.

Je l'ai donc bien connue. J'ai travaillé avec elle pendant près de 20 ans.

Ce qui frappait d'abord ceux qui la voyaient pour la première fois, c'étaient une distinction de manières et la grâce de son accueil, qui laissait assez vite apparaître, surtout quand il s'agissait d'une rencontre laborieuse, ses qualités maîtresses : l'autorité et l'activité.

De cette autorité quelques-uns se sont plaints, la jugeant excessive. Pour l'œuvre qu'elle avait entreprise, qu'elle voulait mener à bien, et qu'elle a menée à bien, cette autorité était nécessaire. Comment sans cette autorité, clairvoyante certes et indulgente, mais permanente, aurait-elle pu créer et faire vivre pendant 20 ans, une association dans un pays aussi individualiste que le nôtre, et avec la partie la plus individualiste de ce pays, à savoir les éducateurs dont chacun s'enferme si jalousement en soi, sans jamais vouloir ni profiter du travail d'autrui, ni faire profiter autrui de son travail ? Comment aurait-elle pu trouver et conserver des collaborateurs aussi dévoués et aussi laborieux, et constituer, outre ceux de Paris (1), ces cercles d'étude provinciaux qui au Havre, à Mâcon, à Nice, à Lyon, à Mulhouse, à Orléans, à Tours, permettaient des réunions régulières, des conférences, des enquêtes et nous apportaient un si précieux concours ? Comment aurait-elle pu s'imposer à tant de mauvaises volontés, en conquérir tant de bonnes, aider à naître et à vivre des œuvres aussi valables par exemple que la *Guilde française*

(1) Et les assemblées générales tenues régulièrement chaque année en province, au Havre, à Tours, à Lyon, à Strasbourg, et à Paris dans le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine où elle eut un jour la satisfaction de présenter Mme Montessori à un nombreux auditoire de pédagogues et de psychologues. Et chacune de ces assemblées comportait une exposition de nouveautés pédagogiques, où elle donnait si généreusement une place à tous, même à quelques-uns qui l'ont oubliée.

des joueurs et faiseurs de pipeaux que dirigent aujourd'hui Mlle de Faily, la fondatrice des C.E.M.E.A., et Mlle Goldenbaum qui furent de nos amies de la première heure ? Elle commandait, elle ordonnait, mais je l'ai toujours vue être la première à obéir à ses commandements, et donner l'exemple de l'ordre.

Et l'exemple du labeur. Car elle joignait à une autorité toujours en éveil, une activité inlassable. Une activité *honnête* d'abord : elle ne négligeait ni une idée, ni une personne. Elle considérait comme un devoir pour une éducatrice de se tenir régulièrement informée de ce que tentaient, ou cherchaient d'autres éducateurs, et d'en informer les lecteurs de la *Nouvelle Education*. De ce labeur incessant et consciencieux témoignent tant d'articles consacrés à la santé des enfants, à l'utilisation des loisirs, au travail manuel, à la construction des écoles, aux bibliothèques pour enfants (elle a été la première à faire connaître la première maison de ce genre fondée par Mlle Gruny et Leriche), à l'apprentissage musical (Miss James), au jeu dramatique (Chancerel), au dessin libre (Cizek), à l'expression libre (notre *Oiseau bleu*), à la lecture globale, à l'écriture script (elle en fit publier une méthode due à Mlle Poignon), à l'apprentissage du calcul (Mlle Audemars), aux problèmes de l'enfance délinquante, Si elle avait pu, alors qu'elle ne pensait jamais qu'à « aller de l'avant », reprendre tous ses articles anciens, et les réunions en un volume, les chapitres en auraient couvert presque la totalité des problèmes pédagogiques. Mais elle aimait mieux encore agir qu'écrire, et c'est surtout avec son action qu'elle a construit sa vie d'éducatrice.

Et cette action a été féconde. Quand, en 1945, F. Chatelain et moi-même avons fondé *l'Ecole Nouvelle Française*, nous savions bien que, si nous avions à faire face à quelques nouveaux problèmes, pour beaucoup de chapitres de l'éducation nouvelle, nous n'avions qu'à prendre la suite de ce que Mme Guéritte avait fait. Et quand nous rencontrions les mêmes difficultés qu'elle, l'aveuglement, la sottise et l'obstination, le souvenir de son exemple nous réconfortait, et nous aidait.

Et je ne voudrais pas terminer cette trop brève oraison funèbre de Mme Guéritte, sans dire au moins un mot de sa générosité,

toujours prête, et dont tant d'éducateurs, et d'œuvres éducatrices ont profité (surtout ces écoles nouvelles qu'elle a tant aidé à naître et à se développer, à Clamart avec Mme Roubakine, à Boulogne, avec notre amie Mme Niox-Chateau, à Sèvres, à Dieulefit, à Bourg-la-Reine, d'autres encore). Elle a beaucoup donné, elle s'est beaucoup donnée.

C'est au nom de tous ses amis, et particulièrement de ses anciennes collaboratrices, dont quelques-unes sont maintenant les amies de *l'Ecole Nouvelle Française*, au nom de Mme Niox-Château, de Mlle B. Harvaux, de Mlle G. de Faidly, de Mlle Goldenbaum, de Mme Dreyfus-Sée, de Mme Lebel, de Mme Dumesnil-Huchet, de Mme Hugues, de Mme Luneau, et naturellement de F. Chatelain et de moi-même que j'adresse ici un salut à sa mémoire, avec cette confiance en l'avenir qu'elle a, non sans peine, non sans mérite, toujours conservée, et qu'elle nous a léguée.

R. C.

Mlle Harvaux et Mme Niox-Chateau ont bien voulu dépouiller la collection de la Nouvelle Education qui comprend plus de 150 numéros. De cette abondante matière elles ont extrait ces pages significatives écrites par Mme Guéritte, et dont la lecture est aussi fructueuse aujourd'hui qu'il y a trente ans.

La préparation des enfants à la vie sociale

Nous vivons à une époque si bouleversée, où tout se transforme si rapidement, notre esprit est tiraillé par tant d'idées contradictoires répandues par la presse, le cinéma, la radio, la réclame, qu'il nous faut une vigilance de plus en plus alerte, un esprit de plus en plus solide et indépendant pour pouvoir examiner, penser, méditer, juger avec notre propre cerveau sans nous laisser influencer par les passions des uns ou les préjugés des autres.

Beaucoup d'éducateurs, perdus dans ce chaos, ne voient plus bien où doivent s'arrêter, aujourd'hui, les droits de l'individu et ceux de la société. Chez nous, le peu de pratique qu'on a de la liberté et de ses responsabilités, une éducation complètement dénuée de l'esprit de service social, font que trop d'individus sont à la fois rebelles à toute règle et moutonniers à l'excès : deux traits qui, nous le savons, sont les signes d'un manque d'indépendance véritable.

Si nous voulons voir clairement ce que nous avons à faire vis-à-vis des enfants, il convient avant tout de ne jamais perdre de vue ces trois principes fondamentaux.

1° Un enfant n'appartient ni à sa famille ni à l'Etat ;

2° Il doit être mis à même de développer tous ses dons pour servir de son mieux la société ;

3° L'Etat et la société n'ont pour mission que de servir mieux les individus, car seuls des individus bien développés font une société civilisée.

L'existence ne peut être saine, pour les individus comme pour les sociétés, que s'il maint un bon équilibre de ces échanges, et si cet équilibre est constamment maintenu entre des forces qui semblent s'opposer et entre ces trois principes qui paraissent inconciliables. N'oublions jamais que tout individu est *unique* et que les conditions où il se trouve sont également *uniques*. Alors nous cesserons de penser en catégories et de traiter les êtres humains comme des machines.

Cet ajustement délicat entre les besoins de l'individu et ceux de la société dont tant d'éducateurs s'effraient, nous voyons qu'il se produit dès que nous faisons confiance aux enfants. Nous en citons constamment des exemples dans notre revue ; nous le constatons chaque jour dans nos écoles nouvelles. Les enfants apprennent très vite que liberté signifie responsabilité. Cette loi morale, tout enfant normal la reconnaît implicitement dès qu'il est placé dans un bon milieu. Mais c'est là qu'intervient la famille, et, je regrette de le dire, pas toujours de la meilleure façon ! Je pourrais citer des cas où dans des écoles nouvelles, des enfants ayant fait une sottise étaient prêts à la réparer en remplaçant ce qu'ils avaient abîmé. *Leur mère les en a empêchés !*

« On ne se crée une riche personnalité, disait récemment un psychologue américain, que dans la mesure où l'on représente dans sa propre vie les aspirations d'une société civilisée. Il y a dans notre société des individus qui ne sont pas encore dignes d'être appelés *civilisés*. » Les parents qui encouragent leurs enfants à la lâcheté et à l'égoïsme social sont de ceux-là. Et pourtant quelle splendide aventure de coopération peut devenir une vie familiale bien comprise !

Si, au lieu de se laisser aveugler par l'obsession des examens et des difficultés matérielles, on voulait bien penser aux *vrais* besoins des enfants, on comprendrait qu'aujourd'hui il importe peu qu'ils amassent des diplômes, car ces diplômes leur se-

ront peut-être inutiles demain, tandis qu'il importe beaucoup qu'ils fassent provision d'indépendance et de courage ; car c'est d'individus indépendants et courageux que nous avons de plus en plus besoin si nous voulons que tout ce qu'il y a de précieux dans notre civilisation ne sombre pas bientôt.

Presque toutes les misères de l'humanité viennent de la peur. C'est la peur qui engendre les pires lâchetés, les pires cruautés, les pires crimes, et ces armements affreux écrasent en ce moment toutes les nations. Si les femmes, si les mères veulent vraiment que la paix règne enfin sur le monde, il faut qu'elles préparent des générations *sans peur*, c'est-à-dire *sans cruauté et sans lâcheté*. Celles qui empêchent leurs enfants de réparer leurs sottises, les parents qui essaient de corrompre les examinateurs, les lycéens qui volent les compositions d'examen sont tous des êtres sans courage, tout comme ceux, d'ailleurs, qui achètent ces copies volées. Je pourrais, hélas, multiplier ces exemples ; mais vous en connaissez autant que moi.

Les mères ont donc une grande responsabilité puisque ce sont elles qui sont les premiers professeurs de vie sociale des enfants. Ce sont elles qui doivent, avant toute autre personne, inciter les petits à l'activité et les entraîner, comme le dit Adler, à « affronter le monde extérieur avec courage en coopérant de leur mieux avec tous pour être solidement reliés à la vie. » Malheureusement, beaucoup de familles, se laissant aujourd'hui déborder par les soucis matériels, font vivre les enfants dans une atmosphère qui ne les prépare ni à cette activité ni à ce courage. Le Dr Crichton Miller déclarait, l'autre jour, que les familles où l'atmosphère est funeste aux enfants sont : 1° les parents qui, par leurs caprices et leurs incohérences, donnent à penser aux enfants qu'ils vivent dans un monde incompréhensible dont il faut s'évader le mieux possible (voir tous les romans d'évasion de la vie de la littérature contemporaine) ; 2° les parents pessimistes, qui prévoient sans cesse la fin du monde et enlèvent à leurs enfants toute confiance dans la vie ; 3° les parents égoïstes, qui font vivre les enfants dans une atmosphère de jalousie et d'envie et les entraînent à n'agir que pour les récompenses ; 4° les parents qui couvent leurs enfants et en font des êtres gâtés, affaiblis, timides, incapables de résister aux tentations du dehors.

La vie actuelle qui met chacun dans un état d'insécurité a au moins un grand avantage : elle oblige chacun à ne plus compter que sur soi-même. C'est pour la jeunesse une atmosphère saine par excellence. Mais, pour ne compter que sur soi-même, il faut se sentir fort ; sinon, dans cette vie dangereuse, on prend peur et l'on fait de plus en plus appel à la protection, à celles de sa famille d'abord, puis à celle de l'Etat, d'où naît l'étatisme qui enlève avec la liberté, les responsabilités et corrompt par là les individus...

L'individu le plus civilisé est celui qui assume le plus de responsabilités. Chaque fois que, dans un groupe d'enfants, nous en voyons un qui recherche les responsabilités, qui est toujours prêt à en assumer, à courir des risques, nous pouvons être sûrs que c'est un enfant supérieur.

Pour préparer les enfants à la vie sociale, nos premiers devoirs sont donc :

1° de respecter la *personne unique* qu'est chaque enfant ;

2° de l'entraîner à préserver envers et contre tous l'*intégrité de sa personne*. Et cela, c'est plus difficile, parce que cela nous conduit jour après jour, à fortifier son indépendance et son courage afin qu'il apprenne à résister à tout ce qui pourrait l'asservir ou le pervertir. Les premières tentatives de corruption viennent généralement des grandes personnes (« tu auras un bonbon, dit à Pierre sa marraine, si tu me récites une poésie »). Cela nous conduit aussi à laisser cet enfant supporter les conséquences de ses actes et à lui faire réparer ceux par lesquels il a nui aux autres. Mais c'est justement là où la vie familiale peut devenir splendide aventure de coopération. L'enfant qui, ayant abîmé volontairement quelque chose à l'école, dans la maison ou dans un lieu public, est soutenu par l'honnêteté et le sens social de sa mère dans l'acte parfois bien dur de réparer sa faute, commence à comprendre les limites de sa liberté et ses devoirs envers son prochain et la société : respect du travail et de la propriété d'autrui, respect du bien public.

Admettons que nos enfants soient indépendants et courageux, qu'ils sachent défendre l'intégrité de leur âme et ne pas nuire aux autres ; est-ce assez ? Evidemment non. Les vertus de

résistance sont précieuses mais insuffisantes si elles ne sont pas doublées de vertus plus actives. Il ne suffit pas que ces enfants soient solides et courageux, ni qu'ils aient une riche personnalité; il faut encore que ces personnalités soient rayonnantes, que ces dons, cultivés le mieux possible, se répandent sur le monde et enrichissent l'humanité. Comment les y aiderons-nous ?

En favorisant les contacts sociaux; en exigeant de l'école et du lycée qu'ils soient organisés sur la coopération et non, comme à l'heure actuelle, sur la compétition et la rivalité (c'est-à-dire la guerre), (1) en mettant dans nos familles une joyeuse et vivifiante atmosphère de bonne volonté, de générosité, de fraternité. Rappelons-nous le conseil de Mrs Fisher : « Ecoutez de quoi l'on parle chez vous, devant les enfants. Y est-il plus souvent question du b'en public que de vos intérêts personnels ? Vous réjouissez-vous davantage d'une belle action ou d'un beau coucher de soleil que de raconter un scandale » ? Et j'ajouterai : Examinons tout ce que nous faisons en sortant avec nos enfants. Bousculons-nous tout le monde pour monter sur l'autobus ou parvenir au guichet de la poste, ou prenons-nous honnêtement notre tour ? Sommes-nous courtois et bienveillants envers notre prochain dans les magasins, les trains, etc..., ou bien ne pensons-nous nullement aux autres ? Nous efforçons-nous de simplifier, de faciliter, d'embellir l'existence de tous ceux qui nous entourent, chez nous, dans la rue, partout, ou bien nous laissons-nous entraîner par l'irritabilité, les mauvaises manières et l'égoïsme général ?

Ce sont de tous ces petits faits que nos enfants se nourrissent; c'est par tous ces petits actes quotidiens, dont aucun ne leur échappe, que nous pouvons, soit les préparer au service social, soit les pervertir et faire d'eux des égoïstes, inutiles ou même nuisibles à la société.

Et, au fur et à mesure qu'ils grandissent, encourageons-les aux travaux par groupes. Songez que s'entendre avec les autres, travailler avec les autres, cela implique le développement d'un nombre considérable de qualités intellectuelles et morales ;

(1) De tous les groupements qui, en France, s'occupent de préparer la paix par l'éducation, je regrette de dire qu'aucun, sauf le nôtre, ne songea à cette question primordiale.

l'égoïsme et la vanité deviennent impossibles ; il faut de la bienveillance, de l'imagination, du tact, de l'esprit critique, le sens des proportions. Alors notre personnalité s'élargit, notre esprit s'étend, il devient plus fluide, plus humain, il ne risque plus de se cristalliser dans un système.

Supposons que notre atmosphère familiale soit bienfaisante et que nos enfants nous voient sans cesse agir avec bienveillance, courtoisie, générosité et respect du bien public. Ces qualités vont-elles s'arrêter aux frontières de notre pays ou s'étendront-elles plus loin ? Voilà un autre point important à examiner, je dirais même une importance, actuellement, considérable.

Les événements de ces dernières années ont posé clairement devant nos yeux cette vérité : aucune nation ne peut plus vivre aujourd'hui sans la coopération des autres ; ce qui affecte l'une affecte aussi les autres ; notre civilisation tout entière est menacée si tous les pays civilisés ne s'unissent pas au lieu de se faire la guerre, sous une forme ou une autre (économique, sociale ou militaire). Cette vision est si nette dans tous les milieux éclairés qu'au dernier congrès de la Progressive Education, à Détroit, en février, l'association américaine a décidé de s'affilier à la Ligue internationale d'éducation nouvelle afin que toutes les associations travaillant à l'éducation nouvelle forment une association mondiale pour transformer, par l'éducation, l'esprit public des nations. Cette question est le grand thème qui va être discuté au prochain Congrès de la Ligue, qui se tiendra à Nice, au mois d'août.

Mais il ne s'agit pas pour nous, parents et maîtres, d'attendre ce Congrès. Le temps presse. Dès aujourd'hui, vous devez travailler à cette transformation. Mettez vos enfants au courant des travaux de la Société des Nations, rejetez énergiquement hors de votre vie et de la leur tout ce qui éveille la jalousie et la haine, car c'est de cela que votre vieux monde risque de mourir. Il y a trop de haine et pas assez d'amour dans le monde à l'heure actuelle. Dans tous les coins de la terre, il y a des êtres qui travaillent pour nous ; nous travaillons pour eux de notre côté. Que cette pensée nous donne envers les autres peuples une attitude plus saine qui fasse saisir aux enfants l'unité essentielle de l'hu-

manité et la nécessité d'une active coopération, que toute leur existence en soit inspirée ! Et faites aussi qu'on introduise cette pensée dans les classes et surtout dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Qu'on ne pervertisse plus l'esprit des enfants par des récits de guerres ou de révolutions, alors que ce qui importe dans l'histoire du monde ce sont les grandes découvertes. L'invention de l'imprimerie, celle de la machine à vapeur, celle de l'avion ont plus fait pour changer le monde que les sottes batailles des hommes. Les grands hommes dont il faut parler à nos enfants, ce sont ceux qui, partout, ont aimé l'humanité et l'ont servi : les saints, les savants, les artistes, les explorateurs ; car c'est à ceux-ci que les enfants s'apparentent quand les grandes personnes ne les ont pas corrompus avec leurs rivalités et leurs haines. Ecoutez ce que disait la poétesse anglaise Alice Meynell, qui a écrit en songeant à ses enfants un livre délicieux :

« C'est l'absence de ressentiment qui est la grande vertu de l'enfance... C'est le pardon tendre et complet des enfants qui font appel à la pitié de ceux qui ont causé leur peine, des enfants qui ne s'aperçoivent pas des torts qu'on a envers eux, qui pardonnent sans le savoir et qui n'exigent jamais d'excuses — voilà ce que les hommes et les femmes ont grand besoin d'apprendre aux enfants. »

On a eu le grand tort chez nous de s'hypnotiser trop longtemps sur l'idée d'égalité (qui est nécessaire dans les lois mais qui n'existera jamais dans la vie). Il est grand temps qu'on pense davantage à la *fraternité*, afin qu'elle ne soit pas seulement une inscription au fronton de nos monuments publics.

La Nouvelle Education — Janvier 1932.

La collaboration des Parents et des Maîtres

Permettez-moi, en guise d'introduction, de vous lire ces lignes extraites d'un beau roman (L'Orchidée sauvage) de la grande artiste norvégienne Sigrid Unset :

« La petite ville était absorbée dans sa joie avec une ardeur si belle que son jeu semblait être réellement plus sérieux que toutes les poursuites des grandes personnes, et son bonheur semblait appartenir plus essentiellement à la vie que tous les chagrins du monde. Etait-ce là le reflet d'une vérité que les hommes ont obscurcie ou déformée par leurs inventions stupides et criminelles ?... »

Et puis, ces lignes écrites par Ernest Dimnet dans l'ouvrage qu'il a consacré aux sœurs Brontë :

« Ce n'est nullement un paradoxe de dire qu'une foule d'hommes atteignent la perfection intellectuelle et morale dont ils sont capables vers la 10^e année et se dégradent rapidement ensuite. La force avec laquelle le monde des civilisés s'empare à ce moment des facultés des enfants conspire avec un fatal instinct d'imitation, qui n'est jamais plus impérieux qu'à cet âge, pour leur imposer des manières artificielles de voir et de sentir auxquelles seuls quelques robustes résistent. Le reste s'oublie soi-même en peu de temps et ne garde qu'un souvenir confus, et souvent altéré par des formules, d'une spontanéité délicate, où l'âme échappait à tout ce qui est opprimant pour s'abandonner à mille sensations ravissantes. »

Nous nous entendons tous ici pour ne plus vouloir de ce massacre ; mais comment faire ? D'abord, collaborer avec les enfants.

« A la vieille idée que les parents sont des adultes plus ou moins fixés qui passent le flambeau à leurs enfants, dit Arnold Gesell, pourquoi ne pas substituer l'idée que les parents et enfants doivent se développer ensemble ? » Puis que les éducateurs collaborent entre eux. Cette collaboration est chose toute récente. Une enquête faite en Suisse, en 1920, montrait qu'elle n'existait pour ainsi dire pas ; depuis lors, de grands progrès ont été faits... Dans les autres pays, le même mouvement s'est développé, et l'Association des Parents et des Maîtres compte maintenant un million de membres. En France, cette collaboration est à peu près inexistante à cause de l'ignorance des familles sur les *vrais* besoins des enfants... C'est toute une habitude à créer.

Voici des exemples qui montreront comment cette collaboration fonctionne dans les écoles nouvelles des Etats-Unis :

...A la Windward School, près de New-York, des parents prêtent leur aide pour des excursions, d'autres pour des visites dans des musées. Une mère tient le piano aux leçons de danses populaires. Une autre vient deux fois par semaine diriger les jeux dramatiques. Une autre psychologue, diplômée de l'Université de Columbia, se charge des tests, elle travaille à l'école de 9 heures à midi tous les jours. Quatre mères travaillent le matin comme stagiaires. D'autres aident à recopier les diagrammes relatifs à chaque élève. Et les pères ? Certains venant, de temps en temps, parler de leur métier aux enfants. Un peintre accompagne un groupe de grands pour peindre tout un après-midi. Aux réunions trimestrielles des parents et des maîtres, chacun groupe ses observations et il en résulte une bien plus grande harmonie dans la vie des enfants et à l'école...

Dans une des écoles de Winneska, où l'Association des Parents et des Maîtres est remarquablement organisée, le directeur a trouvé un excellent moyen d'échapper au danger que les parents ignorants fût courir aux écoles nouvelles par leurs critiques dénuées de fondement. A ceux qui viennent faire de telles critiques, il répond : « Avez-vous lu tel ou tel livre de la bibliothèque ? Non ? Eh bien, lisez-les ; après cela, je vous écouterai ; pour le moment, vous me feriez simplement perdre mon temps. » C'est catégorique et efficace. Les parents s'instruisent, voient le

plus souvent que leurs critiques n'étaient pas fondées, et une saine et active collaboration naît entre la famille et l'école. C'est grâce à cette collaboration que les familles arrivent à se rendre compte des recherches incessantes qu'exige la vie dans une école nouvelle : les adultes doivent toujours observer, toujours réfléchir, toujours faire mieux, tout en gardant du sang-froid devant l'imprévu, du calme et de la bonne humeur. C'est une éducation de tous les instants que les éducateurs s'imposent. Il n'est que juste que tous les parents en fassent autant pour ne pas tout désorganiser.

Mais il y a, hélas ! à compter avec les écoles anciennes. Or, si les parents ont à se méfier de leur ignorance en psychologie et en pédagogie, les maîtres des vieilles écoles ont à se méfier d'autres dangers. Dans « The New Era » de décembre, M. Rawson montrait avec finesse comment la vie scolaire tend à tenir les maîtres en dehors de la vie réelle par le simple fait que le sujet ne tient compte, pour ainsi dire, que du passé, et que si nulle discussion n'est possible sur la date de la mort d'un de nos rois ou la table de multiplication, les faits sont loin d'être aussi simples hors de l'école. Un autre danger vient de l'habitude qu'ont les maîtres de n'être jamais contredits par ceux qu'ils écoutent. Etre traité en oracle du matin au soir n'est pas fait pour habituer à accepter de bon gré les critiques. Et il ajoutait : « La faculté de s'oublier en considérant les problèmes et les difficultés des autres est le premier fruit que recueille une personnalité dès qu'elle a acquis son équilibre. »

De plus en plus, nous recevons des plaintes contre les lycées ; c'est signe que les familles se réveillent, et c'est très bien ; mais nous leur répondons : que se plaindre ne sert à rien tant qu'on ne sait pas clairement ce qu'on veut mettre à la place des vieilles méthodes et tant qu'on n'est pas décidé à remuer ciel et terre pour l'obtenir.

La première chose à faire est de s'instruire, en se méfiant de ses vieilles habitudes de penser. Elles sont si tenaces que certains de nos membres nous demandent encore des manuels, des méthodes de dessin, etc., après avoir lu notre revue depuis 3 ou 4 ans ! Preuve que les principes de l'éducation nouvelle n'ont pas péné-

tré leur esprit, n'ont pas encore été assimilés.

La seconde chose à faire est de se mettre en contact avec les *professeurs* des enfants au lieu de se contenter d'aller voir le proviseur ou la directrice du lycée... Ici je vais vous citer ce qui a été dit à la réunion de janvier de notre cercle de Lyon, où ce même sujet a été traité :

« Les maîtres ont besoin d'apprendre des parents l'état de santé de l'enfant, son hérédité, l'ambiance dans laquelle il vit, son activité spontanée. Mme Montessori (Pédagogie Scientifique p. 68) cite le cas d'un enfant, dit intraitable, qui n'était qu'un héroïque lutteur à la conquête du pain qu'il n'avait pas à la maison, et, par analogie, à la conquête du *pain spirituel*... »

Et voyez aussi comment une mère intelligente peut améliorer pour ses enfants les plus mauvaises conditions : une de nos sociétaires a une fillette qui jusqu'à 14 ans fut en retard sur ses camarades. A l'école, on disait à la maman : « Vous n'avez pas lieu d'être fière de votre fille, elle ne donne pas grand chose ! » Et la mère avait le courage de ne pas se désoler; elle se disait sans doute qu'on ne faisait pas pour l'enfant tout ce qu'il fallait, quand la fillette eut 14 ans, on s'aperçut qu'elle avait des dispositions pour le dessin. Sa mère fit démarche sur démarche pour trouver par quel moyen l'enfant pourrait travailler le dessin. L'organisation d'orientation professionnelle lui donna des instructions utiles. Or, à mesure que la fillette travaillait le dessin qu'elle aimait, son esprit s'ouvrait pour le reste. Elle se mit à lire, à comprendre, à 18 ans, elle est maintenant normale. C'est bien là l'*explosion* dont parle Mme Montessori : dès que l'attention de l'enfant est fixée sur une occupation, tout le reste se déclanche.

Je reditai, comme Mme Lebel à la fin de la réunion du cercle de Lyon : « Amenez-nous de nouveaux membres, faites lire notre revue, relisez-la sans cesse, année après année, faites que les bons résultats obtenus dans vos classes ou à la maison soient édifiants, entraînants ; demandez qu'on établisse dans les lycées, avec la collaboration des maîtres et des parents, une fiche psycho physiologique ». Et j'ajoute pour les parents et les maîtres : « Entendez-vous pour faire cesser au plus vite les restes d'usage barbare

que sont les *retenues*, les places, les points, les prix et autres moyens de corruption. Entrez dans les *Associations de Parents*, apportez-y les méthodes nouvelles, poursuivez avec la même obstination que nous le siège de tout ce qui empêche les enfants de croître. Les transformations miraculeuses que des parents de Stuttgart sont parvenus à faire en aidant un maître intelligent dans une école publique allemande (cf notre année 1931, p. 159), vous pourrez aussi bien les faire, dès que vous le voudrez, dans un lycée français. Mais le voudrez-vous avec le même dévouement et la même énergie ? Tout est là !

La Nouvelle Education. — Mai 1932.

Pour les Parents

Voici le mois de Noël et des jouets, et je voudrais plaider la cause des petits enfants devant les grandes personnes pour qu'elles ne les encombrent pas de ces jeux plus ou moins luxueux, vulgaires et laids, ou de ces jouets mécaniques qui n'ont jamais amusé un enfant plus d'un quart d'heure. Les petits enfants n'aiment, en fait de jouets, que des *matériaux* et des *outils*, soit pour exercer leurs muscles, soit pour faire au travail utile, ou pour construire et créer quelque chose. Comme l'a très justement noté M. Georges Duhamel, « le petit homme n'aime vraiment qu'un jeu : jouer à travailler ». Or, c'est de ce jeu dont on le prive le plus. Il veut agir et aider les grandes personnes ; et les grandes personnes le traitent en infirme (surtout s'il a le malheur d'être enfant unique). Combien de familles connaissez-vous où l'on permette à l'âge de deux ans, de faire le ménage, de lessiver, frotter, astiquer, nettoyer, clouer, jardiner, avec des outils *faits à sa taille* et lui appartenant ? Un baquet d'eau, un escabeau, un marteau, une bêche, des briques, sont des sources inépuisables de joie pour les petits. L'escabeau surtout (ou un vieux fauteuil) est un jouet précieux pour la gymnastique que tout enfant normal désire. La vie artificielle en appartement ne se prête guère à ces exercices, dira-t-on. Hélas ! non ; mais ne pourrait-on, bien souvent, installer un escabeau et une glissière dans la cour, avec un tas de sable pour amortir les chutes ? Tous les enfants de la maison en profiteraient, et ne dites pas qu'ils se casseraient bras et jambes : les enfants sont aussi adroits que les chats quand on leur permet d'exercer continuellement leurs muscles.

Pourquoi chercher des jouets luxueux quand un vieux fauteuil peut être alternativement une voiture, un bateau, une mai-

son, un berceau, un appareil de gymnastique ; quand une corbeille à papiers peut être une mine de richesses pour les enfants si l'on a soin d'y jeter chaque jour tout ce qui ne sert plus ? On n'imagine pas à quel point des objets qui semblent inutiles aux grandes personnes deviennent pour les petits des jouets merveilleux : c'est un vieux col dont va se parer votre petit garçon avec la joie d'un jeune sauvage, ou une vieille voilette qui va transformer votre petite fille en princesse pendant des heures ; une bobine qui va faire une roue d'avion, ou un rouleau de carton la trompe d'un éléphant. Tout est utilisé, transformé comme par une baguette magique. Si dans un autre coin il y a une caisse pour les déguisements, vous n'avez plus alors à chercher des jouets, mais à augmenter seulement les accessoires au fur et à mesure des besoins. Quoi que vous offriez, ne serait-ce qu'une très précieuse pelote de ficelle, donnez toujours aux enfants des cadeaux enveloppés : ils adorent ouvrir des paquets et cela double leur plaisir. Et puis si vous les laissez libres de *jouer à travailler*, vous verrez combien les jouets tout faits comptent peu dans leur existence. Quand les enfants ne sont pas occupés à faire de la gymnastique ou à créer quelque chose, ce qu'ils veulent c'est aider les grandes personnes. Laissez-les prendre leur part des travaux domestiques, c'est une de leurs plus grandes joies, et vous en verrez vite les heureux effets. Je connais un petit garçon qui, à 3 ans, était sujet à de violentes colères ; en quelques mois les colères avaient disparu, simplement parce que chaque fois qu'il allait s'y laisser aller, on lui disait : « Il me semble que les poignées de cuivre de la commode ne sont pas très propres, ou que la porte de la cuisine aurait besoin d'être lavée. » Aussitôt il commençait un nettoyage en règle, et épuisait sa colère en dépensant son énergie qu'on avait jusqu'alors comprimée. Un peu plus tard, l'habitude d'une vie librement active avait fait disparaître les moindres tentatives de colère.

Que voulez-vous qu'un enfant fasse de jouets compliqués quand, dès l'âge de quatre ans, si l'on a satisfait son activité naturelle, il sait se laver et s'habiller seul, aider au ménage, lessiver, repasser, jardiner, fabriquer mille choses avec des planches, un marteau et des clous, se servir de ciseaux et de canifs sans se couper, grimper à une échelle ou à un arbre sans tomber ?

S'il ne sait rien faire de tout cela, c'est qu'il est malade ou qu'on l'a élevé comme un infirme ou une idole, et c'est un enfant très malheureux, quels que soient les jouets dont on le comble.

La Nouvelle Education — Décembre 1923.

Pensée

Il faut toujours partir de la nature, maître mot qui enferme le naturel et l'humain... Tout prendre à mesure d'homme, tout humaniser en mettant tout en harmonie avec les choses naturelles... C'est cela le classicisme et c'est cela la civilisation.

Henri POURRAT,

(Toucher Terre).

La Nouvelle Education — Janvier 1937.

INFORMATIONS

Il nous faut encore saluer la disparition de quelques-uns des pionniers de l'éducation nouvelle : Mlle I. Degand, la si fidèle collaboratrice du Dr Decroly; M. L. Jeunehomme, qui avait été le promoteur du Plan d'études belge de 1936 donnant enfin, on pourrait dire, force de loi, aux idées decrolyennes; Miss Clare Soper, qui fut la première collaboratrice de Mrs B. Ensor, quand celle-ci fonda la New Education Fellowships (nous l'avions souvent rencon-

trée entre les 2 guerres, Mme Guéritte et moi, et nous avons eu chaque fois l'occasion d'apprécier outre son esprit large et son cœur généreux, son véritable sens pédagogique); Le Dr Th. Sinon, le collaborateur d'A. Binet à la fois pour l'établissement de leur échelle de tests, et l'organisation de la *Société pour l'étude psychologique de l'enfant* (l'actuelle Société A. Binet). Puissent beaucoup de jeunes relever le flambeau!

R. C.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

E. STERN, *Le médecin et son patient* (Trad. de l'allemand Coll. *Animus et anima*, Paris et Lyon, Ed. Vitte, 1960)

C'est un vieux problème qu'évoque et qu'étudie ici un célèbre psychiatre allemand. Quand une maladie « se déclare », il y a face à face le malade, la maladie, et le médecin. Dans les cas ordinaires, simples, le problème est également simple pour le malade : la maladie est un corps étranger, entièrement étranger à son organisme, et dont ledit organisme doit être débarrassé. Pour ce faire il s'adresse à un spécialiste de ce genre d'opérations, qu'on appelle le médecin, qui, à l'aide d'instruments qui sont sans cesse perfectionnés et qu'on appelle médicaments, travaille à l'expulsion de ce corps étranger qu'est la maladie. Après quoi, l'individu, débarrassé de la grippe, de la bronchite, de l'hépatite, des rhumatismes, bref de tout ce qui lui est étranger et s'est indûment introduit en son corps, reprend ses occupations et son indépendance. Le médicament est une arme contre l'ennemi qui a pénétré insidieusement dans la place ; le

médecin sait de quelle arme il faut se servir contre tel ennemi.

Et puis les choses se sont compliquées, aussi bien dans l'opinion publique que dans la réalité. A la notion banale et fautive de l'homme sain *atteint d'une maladie*, s'est substituée celle de *l'homme malade qui n'est plus un homme sain*. Et à partir du moment où le malade n'est plus un homme sain gêné par un corps étranger, mais un être particulier, un malade, il demande au médecin une toute autre action que l'arme médicament, et une toute autre attitude que celle qui consistait à lutter contre la maladie. Le malade est vraiment transformé par la maladie en un autre, que le médecin, non plus par une *visite*, mais par un contact presque permanent, et une connaissance aussi complète que possible de son état, doit aider à vivre. (1) C'est une activité tout autre. Le malade veut être « pris au sérieux », c'est-à-

(1) Au cours d'un congrès récent, M. le P^r Vallery-Radot, a présenté, sur ce sujet, des réflexions importantes.

dire être considéré comme un cas « unique », nécessitant une attention prolongée et un examen presque permanent du médecin. Mais beaucoup de médecins vivent, ce qui se conçoit d'ailleurs, plus dans un univers de maladies que dans un monde de malades. Et à côté des exigences du malade, il y a les exigences du temps, du travail personnel, des institutions sociales qui sont de plus en plus à l'opposé de ce contact personnel médecin-malade. Ajoutons l'apparition et le développement de la médecine psycho-somnatique, de la psychiatrie, de la psychanalyse. Il faut lire le tableau riche que trace dans son ouvrage E. Stern de ce problème douloureux, si complexe, et si difficile à résoudre.

* *

H. DAVENSON, *Les Troubadours*, Coll. Le Temps qui court, Paris, Ed. du Seuil, 1961.

Une érudition, une passion, un enthousiasme éblouissants. Sur le sujet qu'il a choisi, l'auteur (on sait quel savant se cache sous ce pseudonyme) sait tout, au moins, autant que je puisse modestement en juger sur deux siècles de notre histoire artistique et sociale, que vraiment il « ressuscite ». Car il ne s'est pas agi seulement pour lui de nous redonner des exemples de l'art poétique et musical des troubadours, pour lequel il a une admiration que je me permets de trouver quelque peu excessive, au moins en ce qui concerne l'art musical. En li-

sant les exemples qu'en donne M. Davenson j'ai éprouvé la même impression que j'avais déjà eue il y a 40 ans avec les chants cités dans l'ouvrage de P. Aubry : à part quelques rares exceptions tout cela paraît assez monotone — à moins que (quelques mesures y font quelquefois penser) ces mélodies n'aient été très variées par des modulations et autres agréments improvisés par les jongleurs, un peu à la manière du jodlage dans les chansons populaires autrichiennes. Je trouve la valeur poétique de tous ces chants beaucoup plus grande. Et surtout, encore une fois, ce qui paraît surtout valable dans ce livre, c'est d'une part, le travail de reconstitution d'une époque brève, mais extrêmement curieuse, où se mêlent des éléments de toute nature — et d'autre part l'analyse d'un mode d'écrire, et (peut-être) d'un mode de sentir et de penser qui pour une certaine classe sociale ce temps a été caractéristique. M. Davenson nous fait bien entendre que « l'amour courtois » a été, dans une certaine mesure, une mode littéraire, analogue aux thèmes de la mort et de l'amour qui ont nourri la poésie et la musique au début du siècle dernier, mais qu'il a été aussi quelque chose de plus : un art dont il demande l'origine à d'autres esthétiques (arae ou grégorienne), et le reflet d'une civilisation originale et de peu de durée. A ce dernier point de vue son livre sera utile aux historiens, et aux professeurs de littérature.

R. C.

L'ECOLE NOUVELLE FRANÇAISE organise, du Lundi 3 au 9 Septembre 1962 inclus, UN STAGE D'INITIATION PRATIQUE A L'EDUCATION NOUVELLE. Ce stage aura lieu dans les locaux de l'école nouvelle « LA SOURCE », 11, rue Ernest-Renan, Bellevue-Meudon (S.-et-O.).

Un certain nombre de spécialistes y examineront, avec les participants, les problèmes posés par différentes disciplines et y dirigeront des travaux pratiques au cours desquels se dégageront les principes essentiels de l'Education Nouvelle. M. COUSINET introduira ce stage, puis en tirera les conclusions.

S'inscrire auprès de Mlle Marie de Vals, 17, avenue Le Corbeiller, Meudon (S.-et-O.).

ABONNEMENTS 1961-1962

Tous nos abonnements suivent l'année scolaire.

Ecole Nouvelle Française, 32, rue du Calvaire, Saint-Cloud (S.-et-O.)

C. C. P. Paris 5255-74

TARIF POUR LA FRANCE : Abonnements.....	10 NF par an
— de soutien	13 NF —
VENTE au N°	2 NF —
TARIF POUR L'ETRANGER	12 NF —

BELGIQUE : Mlle Alice CLARET, 130 fr. belges

Churchill's House
156, Avenue Winston-Churchill
Uccle-Bruxelles
C. C. P. Bruxelles 609-35

Vente au n° 22 fr. belges

Prière de bien vouloir :

- Indiquer s'il s'agit d'un réabonnement.
- Ecrire en capitales tous les noms propres (nom de l'abonné, de sa rue, de sa ville).
- Suivre exactement la suscription de l'abonnement précédent, le nom surtout, (particulièrement dans le cas des établissements d'enseignement) pour éviter les envois en double.
- En cas de changement d'adresse ou de modification quelconque, joindre l'ancienne bande et 30 fr. en timbres (indispensable).
- Toujours indiquer au verso la destination de vos virements.
- Avertissez-nous si vous désirez ne pas renouveler votre abonnement le silence étant considéré comme un renouvellement tacite. Pour un désabonnement demandé en cours d'année, prière de nous régler les numéros reçus (120 frs par numéro).
- Merci de votre soin, qui évitera les erreurs et nous fera gagner du temps.

DÉJA PARUS

Les numéros 2 à 36 sont en vente aux Presses d'Ile de France, 12, rue de la Chaise, Paris 7^e.

1. Les Principes de l'Éducation nouvelle (F. CHATELAIN).
37. Le rôle du maître (COUSINET).
38. La pédagogie du calcul (G. MIALARET).
39. Les étapes de l'Enseignement Grammatical (J. WITTEWER).
40. L'Explication de textes dans l'Éducation nouvelle (LOUIS PROMEYRAT).
41. Les Types Psychologiques (A. FERRIERE).
42. Une classe de perfectionnement (R. CHÉDEVILLE).
43. L'Enseignement ménager (Ch. GRAWITZ).
44. Pour une Psychopédagogie de l'Adolescence (M. DEBESSE, F. JASSON).
45. Notre Bilan.
46. Les sanctions (R. COUSINET).
47. La notion de programme (E.N.F.).
48. L'internat et l'Éducation Nouvelle (P. COMPAGNON).
49. Aspects psycho-pédagogiques des foyers de jeunes travailleurs (L. RAILLON).
50. Une expérience originale d'éducation nouvelle (S. SAISSE).
51. Analyse traditionnelle et analyse relationnelle en grammaire (J. WITTEWER).
52. Méthodes actives dans une classe d'enfants aveugles. Le Dictionnaire aux mille objets (A. DUBOUQUET et S. GUILLEMET).
53. Orientation scolaire et professionnelle (G. PIRE).
54. L'Année Pédagogique (R. COUSINET).
55. De l'Obéissance considérée comme une vertu (R. COUSINET).
56. L'Apprentissage géographique (X).
57. Ce que les élèves pensent de leur maître (COTO-CONDE).
58. La socialisation des enfants à l'école maternelle (LÉANDRI).
59. L'utilisation du museum (LETOUZEY).
- 60.-61. L'enseignement des langues vivantes (THOMAS).
62. L'année Pédagogique.
63. La correction (COUSINET).
64. Une communauté normale (GUÉNIAT).
65. Réponse à quelques objections.
66. Les travaux manuels (HARVAUX et NIOX-CHATEAU).
- 67.-68. Les classes de neige (S. DE FROMENT et F. JASSON).
69. Le problème des avancés scolaires (G. PIRE).
70. Nos séances d'initiation.
71. L'année pédagogique.
72. La vocation pédagogique (COUSINET).
73. L'apprentissage historique.
74. Un centre d'intérêt (LETOUZEY).
- 75.-76. Ce que les garçons pensent des filles (P. CHAMBRE).
- 77.-78. La Notation scolaire (G. PIRE).
79. Pour un apprentissage agricole (A. DEFFAURE).

Prix 200 francs.

L'ÉCOLE NOUVELLE FRANÇAISE
32, rue du Calvaire, Saint-Cloud (S.-&O.)